Thème agrégation janvier 2019

John Mullen

Textes à traduire

http://johncmullen.blogspot.com

You will find here the last few passages for this years work.

Remember to take time with your grammar book. Do not think that you can learn advanced grammar by « feeling ». This only works if you are under eight.

l[redacted]u.

— La vaisselle, les Boches n'auront qu'à la faire tantôt, puisqu'il paraît que les voilà, a coupé maman.

Alors là, c'était le bouquet. Maman était certainement la personne la plus propre que j'aie jamais connue, il fallait toujours qu'elle lave deux ou trois fois le sol et cent fois ses mains dans une journée, d'ailleurs lorsque l'inspecteur, le conseiller municipal ou monsieur le maire visitaient notre école, monsieur Vevey prononçait toujours la même phrase en s'arrêtant au beau milieu du réfectoire, « Je vous prie de constater qu'on pourrait manger par terre », et tous hochaient la tête comme s'ils l'entendaient pour la première fois.

L'inspecteur et le conseiller venaient très souvent, enfin je parle d'avant la mobilisation, soi-disant pour vérifier le niveau des élèves ou distribuer de nouveaux cahiers, mais la vraie raison, tout le monde la connaissait, c'est que papa cuisinait tellement bien qu'ils trouvaient n'importe quel prétexte pour s'inviter à la cantine.

Joseph était resté sur le trottoir, près de son vélo auquel était accrochée une carriole. Il avait l'air fatigué, lui aussi, mais il a souri en me voyant, et ça m'a fait incroyablement chaud au cœur, parce que Joseph n'était pas comme Jean qui se prenait pour un adulte et passait son temps à me houspiller pour un oui ou un non, surtout depuis que papa était parti et que maman était trop occupée pour jouer au gendarme, Joseph, lui, blaguait du matin au soir et lorsque je mettais ma main devant ma bouche pour m'empêcher d'éclater de rire, parce que papa et maman m'avaient enseigné qu'une fille se doit d'être discrète, il m'attrapait par le coude et me chatouillait exprès jusqu'à ce que je n'y tienne plus en s'esclaffant, « Rigole, cousine, ça ne te coûtera pas plus cher ! ».

Maman a verrouillé avec soin les portes et les fenêtres. Jean et Joseph ont grimpé sur les bicyclettes qui disparaissaient presque sous leurs chargements et Marline s'est blottie dans la carriole avec le baigneur aux yeux bleus que tante Muguette et oncle Louis lui avaient offert pour ses sept ans. Puis maman a recommandé aux garçons de pédaler doucement pour ne pas prendre trop d'avance et nous nous sommes mis en route.

Par amour, Valérie Tong Cuong, 2018

Il nous arrive, à Christine et moi, au retour d'une promenade le samedi après-midi, de nous arrêter dans un grand magasin pour effectuer quelques emplettes en compagnie des enfants.

La poussette d'Antoine est difficile à véhiculer entre les rayons, et, d'ordinaire, je me charge de cette tâche subalterne. Romain et sa mère folâtrent en avant, curieux de tout, alors que je fulmine à l'arrière, flanqué d'un moutard au sourire extatique. J'essaie de fixer mon attention, de m'intéresser aux objets exposés mais tous ces efforts sont contrariés par la chaleur étouffante, un premier vertige et un assoupissement impromptu dû à l'abus des anxiolytiques.

Tels deux vieillards nous nous traînons, le bébé et moi, dans le sillage d'extravagance abandonné par ma femme et mon fils. Je pourrais, bien entendu, attendre à l'extérieur, dans les courants d'air, mais mon avis est parfois requis pour l'achat d'ustensiles ménagers. Je me baguenaude donc, maussade, suant sous ma canadienne, et dardant un œil glauque sur les stands du rez-de-chaussée immanquablement dévolus aux parfums, à la bagagerie et aux colifichets de moindre importance.

Samedi dernier, insidieusement, je me laissai distancier au point de me trouver isolé, poussette à la main, sur un demi-niveau encombré d'accessoires de salle de bain, Alors, une idée folle me traversa l'esprit : si je disparaissais, comme ça, sans réfléchir, pour me fondre dans la masse, m'y noyer et ne plus jamais revenir dans ce cocooning que j'ai moi-même appelé de mes vœux. Car je suis du genre frileux, souffreteux, quêtant tel un bon chien la caresse distraite qui illuminera la moindre de mes journées.

Je m'imaginai donc abandonnant Antoine devant le stand Estée Lauder où officiait une rousse distraite et me laissant couler, mine de rien, vers la sortie qui donne sur la rue de Rivoli. Je me délectais à l'avance du visage effaré de mon épouse et de mon aîné en découvrant le petit dernier abandonné tel un fétu de paille à la mer sans tendresse des mégères du samedi.

Marc Villard, *J'aurais voulu être un type bien* (1995)

La porte de la chambre s'ouvrit alors qu'il trempait ses tartines dans le café tiède. Elvire s'étira en bâillant les pans de sa chemise de nuit rose, ferma ses poings de poupée, poussa un grognement de plaisir avant de lancer la phrase qui inaugurait chacune de leurs journées communes depuis près de quinze ans.

- Oh, cette nuit j'ai bien dormi…

Valère Notermans leva les yeux et il anticipa le moindre geste de sa femme. Il se promettait souvent de changer un objet de place pour voir si cela compromettait le déroulement du rituel ou s'il existait encore assez de ressources en elle pour s'adapter à l'inattendu… Il se contentait d'imaginer des scénarios qui tous, sans exception, s'achevaient dans le plus grand tragique.

Ses nuits étaient peuplées d'apocalypses.

Il lui arrivait quelquefois de la regarder, dans la pénombre, quand une émotion trop forte l'obligeait à s'asseoir brusquement dans le lit, pour calmer les battements de son cœur et dissiper la peur. Les cauchemars s'effilochaient comme des brumes touchées par le soleil sur la lande. Elvire gisait, immobile, les yeux recouverts d'une feutrine noire, et il s'était souvent penché pour saisir le filet d'un souffle, le frémissement de sa poitrine, la croyant morte. Savait-elle seulement que les rêves existaient ? Peut-être pensait-elle qu'il s'agissait là d'intermèdes publicitaires dans le néant de ses nuits.

- Oh, cette nuit j'ai bien dormi…

Au premiers temps de leur vie commune, cette manière de souligner par la parole le moindre de ses faits et gestes l'enchantait. Il semblait à Valère qu'elle mettait ainsi en valeur des événements dont l'importance était masquée par leur apparence anodine. Elvire attirait son attention amoureuse sur son corps, sur sa capacité à déplacer l'air, à capter le soleil.
(…)

Peu à peu, il s'était lassé du spectacle et les phrases sans importance s'étaient mises à résonner dans sa tête. Il n'y eut bientôt plus qu'elles, en bas de l'écran.

Une vie entière en version ordinaire sous-titré !

Didier Daeninckx ; *Les figurants* (1995)

Nous retournons chercher les clés à l'agence puis nous roulons un quart d'heure en nous éloignant du centre-ville pour traverser un petit hameau. À quelques minutes du bourg, au milieu de la campagne environnante, nous virons à droite dans une impasse avant de nous garer sur le bas-côté. À peine sommes-nous arrêtées, j'entends une portière claquer et je vois la fillette se précipiter dehors. Je descends à mon tour rapidement pour aller la rejoindre.

— Lizon, tu dois faire attention ! Il pourrait y avoir des voitures. Tu dois m'attendre !

Je me sens tout de suite un peu coupable du ton sec que je viens d'employer mais la petite fille semble insensible à mes remontrances et reste immobile à fixer la maison qui lui fait face. Enfin, elle ouvre la bouche pour prononcer ses tout premiers mots de l'après-midi.

— Je veux cette maison !

Opportunément, Mlle Duprat, qui nous a suivies, prend la parole m'évitant ainsi de trouver une repartie à ces quatre mots des plus inattendus.

— Ce n'est pas celle-ci qui est à louer mais celle juste à côté qui, comme vous le verrez, est en tout point identique. Dans les années soixante, il avait été prévu de construire un lotissement, mais le projet n'a pas abouti et seules deux maisons ont vu le jour.

La jeune femme s'avance vers la maison jumelle pour commencer la visite tandis que j'attrape Lizon par la main pour l'obliger à nous suivre. En petite fille bien élevée, ses pas emboîtent les miens mais ses yeux restent attachés aux murs voisins.

Après avoir traversé un petit jardin qui n'attire guère mon attention, nous pénétrons à l'intérieur et ce que j'y vois n'a en effet rien à voir avec la précédente visite… Les pièces semblent minuscules, les murs sont tapissés d'un antique papier peint au motif floral qui doit au moins avoir trente ans et les sols sont recouverts d'un parquet terne en chêne. J'ai l'impression d'entrer dans la demeure de ma grand-mère… J'arriverais presque à voir apparaître la vieille dame de l'arrière-cuisine, avec sa mise en plis impeccable et sa robe-tablier, pour m'accueillir comme elle aimait le faire des années plus tôt…

« Bonjour, ma merveille ! Viens vite embrasser ta mamie. »

Je veux toucher les nuages Hélène Vasquez, 2018

Chapitre 1

L'horloge du clocher indiquait trois heures. Sous un ciel semé d'étoiles, un village endormi se cramponnait à un roc surplombant la Méditerranée. La lune donnait à la côte calcaire un teint blafard et faisait danser un flot d'écailles argentées sur la grande étendue bleu marine. Le silence pesait. Des aboiements se firent entendre. Ils se répandirent et se répercutèrent en écho dans les ruelles qui menaient à un parc couché sur un promontoire, comme un balcon sur la mer. La brise automnale se mit à souffler en rafales. Les cyprès courbèrent la tête. Les pins et les pistachiers s'inclinèrent dans l'ombre immense d'un édifice antique. C'était celle d'une tour massive, puissante, dont la blancheur marbrée faisait pâlir la lune. Les rafales cessèrent. Un bruit perça le silence. Semblable aux râles d'un animal blessé, rampant sur le sol. Ou plutôt, pareil à celui d'une masse que quelqu'un traînerait sur le gravier, expirant bruyamment par intermittence. Sous les chênes, à l'abri de la pâle lueur, deux silhouettes cheminaient en procession. Un homme, plutôt corpulent et grand de taille, tirait d'une seule main un sac volumineux. De temps à autre, il laissait s'échapper une grande expiration, signe de la pénibilité de sa tâche. Il était suivi de près par un homme mince et élancé, à la démarche très raide, coiffé d'un chapeau. Il portait une corde enroulée autour de l'épaule.

— Arrête-toi ici. Cet arbre fera l'affaire, dit la voix un peu rauque, avec un léger accent de titi parisien.

— Tant mieux ! Je commençais à en avoir marre.

Le gros avait dit ça avec un accent américain, mâché comme du chewing-gum. Il cracha un excédent de salive sous la forme d'une mousse blanchâtre. Il lâcha le sac qui roula sur le sol jusqu'à un rocher blanchi par la lune, contre lequel il buta. Sous l'effet du choc, la cordelette qui le fermait céda, laissant apparaître, dans la lumière blafarde, le corps d'un jeune homme

L'Affaire Dunkel, Manuel masse, 2018